

# Théorie

PAR  
BERNARD TRAIMOND\*

Le type de textes que les anthropologues désignent comme parlant de la théorie correspond à certains caractères. Ainsi, ils affirment se départir de l'empirisme ce qui signifie qu'ils évitent les descriptions détaillées au profit des idées abstraites. Ensuite, ces textes affirment vouloir simplifier les catégories de la langue naturelle, celle de nos locuteurs. Enfin, aujourd'hui, les écrits anthropologiques trouvent leur autorité d'une part, dans la description des pratiques révélées par les enquêtes et, d'autre part, dans l'histoire avec les démarches et la rhétorique qu'elle implique. C'est dire que la théorie a perdu de prestige qu'elle avait au milieu du précédent siècle.

Rencontre après rencontre, le professeur Lison nous amène à nous interroger sur les points obscurs de nos pratiques. Ainsi après avoir dirigé nos regards sur la question de la *comparaison* à Grenade en 2000 (Lison, 2001), puis en 2002 — encore à Grenade — sur la *narrativité*, il nous invite maintenant, à Jaca, à nous interroger sur la *théorie*. Il avait déjà dirigé un volume sur ce thème (Lison, 1998) mais en compartimentant la question entre diverses "régions", anthropologie sociale, bioculturelle, cognitive, sémantique, symbolique, réflexive... Aujourd'hui, il s'agit de s'interroger sur l'usage de la *théorie* en anthropologie. Naguère, il aurait été possible de chercher à examiner les relations entre théorie, narration et comparaison sans s'interroger sur l'utilisation pratique de chacun de ces éléments. Au fameux *triangle culinaire* aurait correspondu une espèce de *triangle cognitif*.

Heureusement, depuis longtemps la question fut posée autrement. Le philosophe anglais Strawson (1985 : 11) expliquait qu'en 1492, quand Antonio de Nebrija a présenté sa *Gramática castellana* à Isabelle la Catholique, la reine lui a demandé "à quoi cela pouvait servir". En effet, l'absence de grammaire écrite n'a jamais empêché quelqu'un de parler une langue et d'en respecter les règles.<sup>1</sup> De même, une enquête anthropologique peut s'effectuer sans invoquer une théorie quelconque,<sup>2</sup> ce qui ne signifie pas, tout comme la grammaire, qu'elle n'existe pas implicitement et que l'auteur n'effectue pas des choix dans les divers instruments mis à sa disposition. Ne serait-ce qu'en répé-

---

\* Université Victor Segalen Bordeaux 2.

<sup>1</sup> Dans certaines sociétés, la maîtrise de la langue orale peut parfois constituer la condition d'accès au pouvoir politique comme à Samoa (Duranti, 1994) ou en France.

<sup>2</sup> Au départ, je n'avais aucune théorie (Berque, 2001, II : 437).

tant les expressions et phrases qu'elle avait entendues, pour se faire comprendre de ses auditeurs, la reine était nécessairement amenée à suivre les règles de la grammaire de son temps et de sa langue. Le moindre de nos comportements, s'inscrit dans des logiques — conscientes ou pas — que d'autres peuvent potentiellement décrypter. Pour reprendre les (inutiles) distinctions de Mauss, reprises ensuite par d'autres, tout ethnographe est inexorablement ethnologue et anthropologue : pour enquêter, il est obligé de trimbaler avec lui des théories plus ou moins implicites, comme tout locuteur exprime une grammaire qu'il peut ignorer (ou que les linguistes n'ont pas encore réussi à expliciter).

Partant donc de la constatation que la "théorie" — explicite ou pas — est partout, il reste à porter notre regard vers les lieux où elle s'accumule, où elle a tendance à se coaguler. D'un côté, elle se dilue dans les propos de tous les jours, ce qui pourrait s'appeler le *discours naturel* (par analogie avec la langue naturelle). Les philosophes du langage, ceux d'Oxford comme Strawson ou d'Harvard comme Cavell, ont recherché la philosophie implicite contenue dans le *discours ordinaire* (Rorty : 1992). Ce dernier, qui ne prétend pas dire la vérité, échappe partiellement aux "grand récits légitimants", aux visions du monde qu'ont pu être en leur temps dans notre discipline, le fonctionnalisme, le culturalisme, le marxisme ou le structuralisme.<sup>3</sup> De leur côté, les "grands systèmes" acceptaient en leur sein des domaines régionaux : théorie marxiste de la monnaie, théorie structuraliste de la parenté, acculturation... Sous cette forme, la théorie se concentre dans les manuels, dans certains textes programmatiques (cela correspond à ce que Kuhn appelait la *science normale*) et à certaines époques.

Pour décrire ces paysages contrastés, nous allons reprendre la question telle que la formulait en son temps Isabelle la Catholique : aujourd'hui, pour faire de l'anthropologie, pour effectuer nos enquêtes et écrire nos textes, à quoi nous sert la théorie ? Parmi d'autres possibilités, proposons trois réponses, chacune issue d'un point de vue particulier :

1. La théorie permet de se séparer de la pratique.
2. Elle sert à simplifier le "discours naturel".
3. Elle assure la crédibilité de nos propos.

---

<sup>3</sup> Montaigne écrivait déjà : "Cet homme que j'avais, était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent farder d'altérer un peu l'Histoire ; ils ne vous présentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon, le visage qu'ils leurs ont vu ; et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent volontiers de ce côté là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé" (I, XXXI).

## 1. SE SÉPARER DE LA PRATIQUE

Aux yeux des locuteurs, tous les discours n'ont pas le même statut. Le "discours naturel", celui de tous les jours, ne cherche pas à dire la vérité, parfois même à ne rien dire du tout comme le langage phatique, mot et chose inventés par Malinowski (Jacobson, 1970 : 217). Par opposition, Dreyfus et Rabinow (1984 : 76) rencontrent des *actes de discours sérieux* qui, eux, s'appuient sur certaines procédures de validation. Les intentions des locuteurs, les procédures de leur expression (écrites ou orales) ainsi que les "traditions" dans lesquelles ils s'inscrivent,<sup>4</sup> attribuent aux propos des statuts différents. Entre les deux guerres, des épistémologues français (Koyré, Bachelard) ont poussé cette opposition à l'extrême en affirmant que le "discours sérieux" se construisait contre le "discours naturel" et qu'entre eux aucune relation n'était possible. A leurs yeux, la nécessaire distinction entre les objectifs de l'un et de l'autre réclamait une *rupture épistémologique*. Cette conception qui fut celle Lévi-Strauss et des structuralistes, fait inexorablement tomber du côté de la théorie le *discours sérieux*. Non seulement il disposait ainsi d'un statut privilégié mais il n'avait plus besoin de se rapporter par un moyen ou un autre au "discours naturel", celui des "indigènes".

Mais cette opposition ne fait nécessairement pas l'unanimité, surtout aujourd'hui. Ainsi, reprenant Heinz Kohut, Geertz distingue de son côté les concepts proches de l'expérience de ceux qui en sont éloignés (Geertz, 1986 : 73), ce qui implique :

1. Que la théorie est étroitement liée à l'expérience.
2. Qu'il a des relations entre les divers types de catégories utilisées.
3. Qu'une continuité relie les expériences des locuteurs, les discours par lesquels ils les expriment, les traitements que leur font subir les chercheurs et enfin, l'ultime moulture imprimée, le texte académique.

La tradition phénoménologique dans les sciences sociales de Sartre à Garfinkel s'inscrit dans cette perspective et de nombreux textes anthropologiques expriment le discours même des indigènes et s'ingénient à leur donner la parole. Ils s'ouvrent aux locuteurs que ce soit par l'autobiographie<sup>5</sup> ou, comme la deuxième partie de l'œuvre d'Oscar

<sup>4</sup> "La seule façon de discerner 'les philosophes', dans le monde intellectuel d'aujourd'hui, consiste à observer qui commente une série de personnages historiques. En tant qu'elle désigne un secteur de la culture, c'est tout cela que 'philosophie' signifie : 'parler de Platon, Augustin, Descartes, Kant, Hegel, Frege, Russel, etc.'. Le mieux consiste à y voir un genre d'écriture. Comme n'importe quel autre genre littéraire, elle est délimitée, non par sa forme ou sa matière, mais par la tradition, celle d'un roman familial, qui comprend, par exemple, Papa Parménide, le vieil oncle Kant et le faux frère Derrida" (Rorty, 1993 : 196).

<sup>5</sup> *Soleil Hopi* de Don Talayesva (1959) et *Juan Belmonte, matador de toros* de Chaves Nogales (1970) constituent deux réussites particulièrement suggestives.

Lewis, par des récits de vie à la première personne. En imprimant la parole indigène, ces textes donnent au lecteur le sentiment d'accéder à un monde particulier, où les catégories et les valeurs apparaissent radicalement différentes des siennes. Non seulement, il se sent transporté ailleurs, dans des manières de penser et de faire incongrues, mais surtout, il comprend la logique de conduites radicalement opposées aux siennes, si curieuses qu'il n'aurait jamais pu les imaginer. En un mot, l'intérêt de ces textes repose sur leur étrangeté sans que jamais ils n'installent des frontières entre les différentes façons de vivre et de penser la réalité. Nous avons peut-être dans ce type de textes, toute la force et l'intérêt de l'anthropologie.

Pourtant, nous dit méchamment Geertz, si l'abondance des données était essentielle *J. G. Frazer or anyway Oscar Lewis, would indeed be king* (Geertz, 1988 : 3). Or, à l'évidence, cela ne suffit pas. Sans entrer dans le détail de la confection de ses textes, Lewis ne nous dit presque rien sur le contexte de la collecte des entretiens, les coupures et les collages. Le résultat — fort suggestif — laisse trop de zones d'ombre. Passionnantes, ses recherches pâtissent de l'ambiguïté née de l'absence de toute information sur les modalités du passage des entretiens aux textes publiés et en particulier sur les relations qu'entretient l'enquêteur avec ses locuteurs.

Dans tous les cas, l'objectif est d'arriver à un texte lisible ce qui implique le respect de plusieurs conditions. D'abord, l'inclusion des données (les détails) dans un récit, une problématique, et ensuite, la mise en œuvre d'une logique qui donne au lecteur le sentiment de comprendre ce qui est décrit, constituent les deux exigences affirmées par les traités de poétique depuis l'Antiquité (Hamon, 1991). Mais aujourd'hui cet objectif devient plus difficile à atteindre. Il était facile, à l'époque des "grands méta-récits légitimateurs" de s'inscrire dans leur cadre et de trouver ainsi place préétablie pour chaque information. Aujourd'hui, nous avons dû renoncer à trouver une autorité hors des enquêtes. Il reste bien évidemment l'histoire mais elle a perdu tout sens préétabli et résulte davantage du hasard — "ce sont des millions de hasards" (Tolstoi, 2000 : 1493) — que de déterminismes proclamés ou imaginés. Les événements sont contingents et seulement *ex post* l'observateur peut constater des "branchements" (Amselle, 2001), c'est à dire des relations généralement imprévisibles entre différentes pratiques disséminées dans le temps et l'espace. Dans ce labyrinthe, il nous faut cependant proposer au lecteur des récits crédibles.

L'autorité des textes anthropologiques provient cependant essentiellement de l'enquête, des "discours naturels", des propos des locuteurs. Quand Belmonte raconte tel ou tel de ses amours, le texte apparaît d'autant plus convaincant qu'il le fait avec beaucoup de subtilité, de sincérité, de distinction et de pudeur. Les émotions encore vives du locuteur accèdent ainsi au lecteur. Mais alors, sa personne, ses com-

portements et les façons de les exprimer, deviennent essentiels. La force du livre de Chaves Nogales provient de la finesse des propos et des conduites du héros ainsi que de ses extraordinaires aventures. La célébrité du torero suscite des situations rares mais l'intérêt essentiel du livre repose sur l'attachante sensibilité du personnage telle qu'elle apparaît dans les propos retranscrits.<sup>6</sup> Dès lors, le lien entre l'écrit et les propos enregistrés — particulièrement étroit dans le cas de l'autobiographie — apparaît essentiel, ce qui laisse d'autant moins de place à la théorie. En conséquence, l'allongement de ce lien, comme l'affirmait la *rupture épistémologique* des structuralistes français, a surtout servi à valoriser l'écrit contre l'oral et à hypertrophier la place de la théorie. Mais, en même temps, s'instaurait ainsi un type de système narratif et un système d'autorité fondé sur un seul point de vue (le point de vue divin), un style (le style indirect) et sur l'expulsion des propos des locuteurs du discours savant. Dans ce cadre, le chercheur saurait mieux que l'indigène la réalité de la situation dans laquelle celui-ci se trouve.

Devenue intenable, cette position s'oppose aux perspectives que proposent l'interactionnisme et / ou le dialogisme. Dans les deux cas et selon diverses modalités pratiques (conditions d'enquête), rhétoriques (modalités d'écriture des résultats), épistémologiques (régime de vérité) et herméneutiques (interprétation des propos recueillis), la parole des locuteurs surgit dans les textes académiques qu'elle authentifie et enrichit. Mais elle seule ne suffit pas.

## 2. SIMPLIFIER

Car le but du chercheur reste encore d'aller vers une théorie générale à laquelle s'oppose toute information, singulière par nature, et particulièrement, le "discours naturel". Ne serait-ce que par les catégories dont il dispose, il est souvent complexe et incohérent. Regardons tous les mots espagnols qui servent à définir les caractères d'un taureau de combat. Alors que trois traits principaux pourraient organiser la description, longueur, vitesse et direction de la charge, nous rencontrons une infinité d'expressions. Celui de *bronco*, par exemple signifie que l'animal démarre brusquement, de façon imprévisible et court rapidement. Le terme permet certes d'introduire des nuances et en ce sens chacun d'entre eux est justifié, mais il rend extrêmement compliqué la maîtrise du vocabulaire dans le domaine des jeux taurins. Cette situation se retrouve dans la plupart des discours techniques qui ont encore échappé à l'écrit.

---

<sup>6</sup> "Le lecteur ne lit pas le roman, il lit le romancier" (Saramago).

Aussi, pour des raisons pédagogiques — montrer au lecteur et enseigner à l'apprenti — le “discours naturel”, modifié, transformé et simplifié, se transforme en un texte plus facile à lire, à comprendre et à assimiler. Par là même, il affirme suivre un déroulement rationnel, prétend s'éloigner de la pratique en s'inscrivant dans l'abstraction. Nous avons là les aspects qui servent généralement à désigner la *théorie*. Ces situations ont pu naguère être “livrées toutes faites” par ces “grands récits” qu'étaient le fonctionnalisme, le structuralisme ou le marxisme. Ils proposaient un ensemble réputé cohérent dans lequel il suffisait d'inclure les données recueillies, le lien avec les autres instances étant automatiquement fourni. Une enquête sur les pratiques religieuses par exemple, s'inscrivait *a priori* dans un ensemble qui leur attribuait une place, les superstructures, ce qui les faisait résulter de processus économiques et politiques. Les liens entre les différentes instances n'avaient pas à être montrés, ils s'imposaient avec l'évidence du système. L'ensemble validait la partie, le récit : le détail, la cohérence : les relations entre les éléments. Dans ce panorama préconstruit, le chercheur n'avait qu'à choisir les détails inédits de son goût, le reste provenait d'une image autoproclamée du tissu social qui lui apportait automatiquement le complément.

Ces “grands récits” apportaient aussi ce qui s'appelle aujourd'hui une “lisibilité”, à savoir une place dans les représentations de l'époque en ce sens que toute enquête s'inscrivait dans une région du système illustré que tout lecteur localisait immédiatement. Le travail du chercheur avait une place déjà connue du destinataire. Des marques lui signalaient l'appartenance à tel ou tel “récit” qui plaçait le texte examiné à sa “juste” place, dans un ensemble plus large qui garantissait sa validité. Aujourd'hui, il nous faut trouver d'autres appuis, les précédents s'étant effondrés.

En outre, la recherche académique réclame non seulement un discours rationnel (sans contradiction) mais en même temps, une réflexion sur les modalités du travail effectué. Ces exigences du lecteur, souvent un collègue, amènent — et c'est la force de ce type de texte — une extrême prudence dans les énoncés, une réflexion approfondie en relation avec les écrits des pairs. Il s'agit d'écrire le texte le moins discutable possible, où tout peut être justifié au moyen de sources de première main — l'enquête effectuée par le chercheur — afin d'éviter une faute trop grossière, une contradiction, une information fautive..., que les collègues s'empresseraient de relever avec d'autant plus d'empressement qu'ainsi, ils renouvelleraient ce qui fait la force de l'institution académique : le débat permanent sans complaisance.

Pour terminer, tout chercheur écrit pour être compris par le lecteur avec une difficulté supplémentaire en anthropologie : il doit transformer des données orales en démonstration écrite. Cela amène des modifications, des réécritures, des “traductions” selon des modalités diverses.

### 3. ASSURER LA CRÉDIBILITÉ DU RÉCIT

La rencontre de Granada en mai 2002 nous a en effet révélé les deux régimes narratifs dans lesquels s'inscrivent les discours contemporains, le *classique* fondé sur le récit et le *romantique* qui s'appuie sur la description, l'accumulation des détails et la "couleur locale" (McIntosh, 2002). Reprenons les termes de Philippe Hamon (1991 : 9) qui oppose "une conception que l'on pourrait appeler 'classique', où se retrouverait des critiques aussi différents que Boileau, Marmontel, Lukács et Valéry — unanimes pour critiquer le 'détail inutile' et la menace qu'il ferait porter sur la cohérence de l'œuvre —, et une conception plus originale, plus moderne, où le détail est l'élément subtil d'un 'effet de réel' au service d'une autre mimésis, d'un 'faire croire' retors ('c'est tellement précis que cela n'a pu être inventé') bien analysé et décrit par Diderot, Brecht et R. Barthes". Aujourd'hui, sur quelle forme doit s'appuyer l'anthropologie, sur la pensée ou sur l'expression, pour reprendre les termes de Diderot ?

#### 3.1. La rhétorique du "détail inutile"<sup>7</sup>

Cette forme d'écriture s'appuie sur des effets connus et reconnus à l'évidente efficacité. D'une part, l'accumulation des détails incidents est perçue par l'auditeur comme autant de preuve de la présence du locuteur dans la situation décrite. En outre, "les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des derniers détails sont nécessairement creux et factices" écrivait Renan en 1890, en plein mode naturaliste (Norton Cru, 1997 : 41). Enfin, certaines formes assurent le lecteur que l'enquêteur a su établir des relations privilégiées avec ses interlocuteurs. Quand Pierre Clastres (1974 : 11) commence sa fameuse *Chronique des indiens Guayaki* par les mots "Beeru ! Ejo ! Kromi waave !", par ce moyen il ne prétend évidemment pas donner à ses lecteurs la moindre information. Il leur signifie simplement qu'il a vécu suffisamment longtemps chez les Guayaki pour que ceux-ci s'adressent à lui dans leur propre langue et qu'il puisse participer à leurs activités. Plutôt que de le dire, il préfère le montrer — effet rhétorique — en proposant le texte même de mots ésotériques. Mais dès lors, tout ce qu'il dit ultérieurement sera marqué du sceau de l'authenticité, par l'effet "I was there" qu'évoquent Clifford (1988 : 35) et Geertz (1988 : 13).

De plus, l'exotisme attendu par le lecteur s'accorde aux surprises des enquêtes. Non seulement le vrai s'oppose au vraisemblable — moyen commode de repérer les supercheries (Traimond, 2000) — mais les données recueillies renouvellent chaque

---

<sup>7</sup> Boileau, 1985 : 228.

fois la connaissance des objets étudiés. Ils ont changé mais surtout les modifications résultent des nouveaux points de vue et des conditions de la recherche différentes. Dès lors, aux yeux des lecteurs, ces innovations constituent des “marques de vérité” supplémentaires d’autant que le texte proposé suit les modes rhétoriques de la période.

### **3.2. La théorie aujourd’hui**

Aujourd’hui, ces conditions de travail et d’écriture résultent de la disparition des “grands récits légitimants”. Naguère le détail était validé par sa conformité à l’ensemble ce qui autorisait le chercheur à ne retenir (ou plus simplement ne voir) que ce qui convenait à sa théorie. Même si le point de vue et la problématique choisis orientent l’observation dans certaines directions au détriment d’autres, le lecteur sait que la recherche ne s’intéresse qu’à certains aspects et que par là même d’autres se trouvent oubliés. Mais il n’ignore pas que cette situation résulte d’un certain arbitraire et que d’autres enquêtes amèneraient d’autres résultats. En revanche, l’explicitation des limites de la recherche, la critique des informations recueillies, la “traçabilité” des données établies permettent de donner aux résultats obtenus une autorité issue des seules démarches suivies. Les résultats obtenus sont partiels, localisés, relatifs mais non seulement ils se conforment à des exigences explicites mais il est difficile de les mettre en cause ou plutôt, ceux qui subsistent, ont su surmonter obstacles et objections. Ils ont su résister aux controverses et surtout, en diagnostiquant les faux, ils ont su acquérir la place provisoire et contestée de “faits” pour parler comme Latour (1995 : 102) ou plus simplement de données établies par l’expulsion des erreurs (De Certeau, 1983 : 147). Pour s’inscrire dans cette procédure l’anthropologie utilise aujourd’hui deux recours :

1. L’enquête.
2. L’histoire.

L’enquête permet d’accéder aux discours des praticiens, celui des “hommes de l’art” qui expriment — parfois maladroitement — les expériences, les impressions et les émotions telles qu’ils les ont perçues lors de leur confrontation au réel. Dans leur activité, ils sont condamnés à la réussite en ce sens qu’ils doivent prendre les décisions et effectuer les actions permettant d’obtenir le résultat réclamé. Il peuvent se leurrer sur la situation à laquelle ils sont confrontés, exprimer imparfaitement ce qu’ils font et ce qu’ils rencontrent mais en même temps, ils sont voués à une relative efficacité tout au moins au regard de leurs propres normes. Les objectifs étant définis selon certains termes, les praticiens font et disent faire ce qui est à leurs



yeux, le mieux. Dès lors, au travers de leur propos nous rencontrons une certaine vision du réel qui résulte au moins en partie d'une confrontation avec lui. Ces discours — qui constituent les sources essentielles de l'anthropologie — ont au moins le mérite de ne pas complètement provenir du chercheur ou de personnes étrangères à la pratique même si ces dernières peuvent influencer les locuteurs.<sup>8</sup> Même si par ses questions, par sa simple présence, il oriente les propos de ses interlocuteurs, l'analyse des propos effectuée ensuite intègre ces influences dans le travail d'interprétation.

En outre, la perspective historique multiplie les données, permet d'appréhender les évolutions mais peut-être plus encore, elle implique une démarche fondée sur la critique des sources et la hiérarchisation des informations selon leur crédibilité. En s'inscrivant dans la tradition des "humanités",<sup>9</sup> elle peut s'approprier de certains savoir-faire, comme la critique des sources, et affirmer une certaine épistémologie qui fonde ses résultats, non sur l'établissement de vérités, mais sur l'élimination des erreurs (De Certeau, 1983). Au lieu de fonder des "lois universelles", l'anthropologie établit ainsi des résultats provisoires que de nouveaux travaux amplifieront (ou oublieront).

Mais ces deux piliers de l'anthropologie — enquête et histoire — laissent peu de place pour une théorie qui embrasserait de larges domaines différents. Nous ne disposons plus de modèles dont il suffirait de remplir les cases mais de procédures à respecter pour accéder à des résultats crédibles. Dans ces circonstances, il ne subsiste plus que des domaines restreints où, avec prudence, peuvent s'exprimer des idées que les lecteurs peuvent considérer comme à la fois abstraites et générales. A l'évidence, à la fin du siècle dernier, le régime de vérité a changé.

Les raisons pour lesquelles le discours théorique s'imposait comme une nécessité absolue ont perdu leur crédit. L'autorité qu'il octroyait doit être maintenant cherchée ailleurs, dans l'enquête et la démarche, lieux qui justement refusent la théorie. Dès lors, cette dernière apparaît aujourd'hui davantage comme le résultat des exigences à respecter que comme un objectif à rechercher.

---

\* Par exemple, aujourd'hui quiconque parle "d'opinion publique", alors que le mot n'a été inventé qu'au 18<sup>ème</sup> siècle. Personne ne pouvait l'invoquer antérieurement alors qu'aujourd'hui elle apparaît, à tort, comme une catégorie évidente et même indispensable.

<sup>9</sup> "Ces gens qui n'ont lu aucun auteur ancien, pas même l'un de ceux qui concernent leur spécialité, comment pourraient-ils comprendre quelque chose, en ne lisant que des manuels d'astronomie et d'astrologie ?" écrivait Joseph Scaliger à Cazaubon dans une lettre publiée en 1617 (Coron, 2000 : 19).

BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE, Jean-Loup. *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001.
- AUERBACH, Erich. *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, Tel, 2000 (1946).
- BERQUE, Jacques. *Opera Minora*, Paris, Bouchène, 2001.
- BOILEAU. *Satires, Epîtres. Art poétique*, Paris, Gallimard, Poésie, 1985.
- CHARTIER, Roger. *Les jeux de la règle. Lectures*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, Études Culturelles, 2000.
- CHAVES NOGALES, Manuel. *Juan Belmonte, matador de toros*, Madrid, Alianza Editorial, 1970.
- CLASTRES, Pierre. *Chronique des indiens Guayaki. Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Paris, Plon, Terre Humaine, 1972.
- CLIFFORD, James. *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1988.
- COMPAGNON, Antoine. *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, Points, 2001.
- CORON, Antoine. "J'ai changé le temps..." : Joseph Scaliger au travail", *Revue de la Bibliothèque Nationale de France* 4, (janvier) 2000.
- DE CERTEAU, Michel. "L'histoire, science et fiction", *Le Genre Humain* 7-8, 1983.
- DREYFUS, Hubert & RABINOW, Paul. *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 1984.
- DURANTI, Alessandro. *From Grammar to politics*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 1994.
- GEERTZ, Clifford. *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF, 1986.
- . *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- HAMON, Philippe. *La description littéraire*, Paris, Macula, 1991.
- JAKOBSON, R. *Essais de linguistique générale*, Paris, Le Seuil, Points, 1970.
- JAMIN, Jean & ZONABEND, Françoise. "Dossier : archives et anthropologie", *Gradhiva* 30-31, 2001 / 2002.
- LATOUR, Bruno. *La science en action*, Paris, Gallimard, Folio, Essais, 1995.
- LEWIS, Oscar. *Les enfants de Sánchez*, Paris, Gallimard, Tel, 1978 (1961).

- LISÓN TOLOSANA, Carmelo. *Antropología social y hermenéutica*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1983.
- (ed.). *Antropología : Horizontes teóricos*, Granada, Comares, 1998.
- . *Antropología : Horizontes comparativos*, Granada, Comares, 2001.
- LYOTARD, Jean-François. *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- MCINTOSH, Fiona. *La vraisemblance narrative en question*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002.
- MONTAIGNE, Michel. *Essais*, Paris, Le Livre de Poche, 1972.
- NORTON CRU, Jean. *Du témoignage*, Paris, Allia, 1997.
- RORTY, Richard. *The Linguistic Turn. Essays in Philosophical Method*, Chicago - London, The University of Chicago Press, 1992.
- . *Conséquences du pragmatisme*, Paris, Le Seuil, L'ordre Philosophique, 1993.
- SARAMAGO, José. *Discours de Bordeaux*, Bordeaux, PUB, Études Culturelles (à paraître).
- STRAWSON, P. F. *Analyse et métaphysique*, Paris, Vrin, 1985.
- TALAYESVA, Don C. *Soleil Hopi. L'autobiographie d'un indien Hopi*, Paris, Plon, Terre Humaine, 1959.
- TOLSTOI, Léon. *La guerre et la paix*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2000.